

Jean-Louis Bory, préface à *Bel-Ami* de
Guy de Maupassant, Gallimard, Folio
classiques, 1999 (1973), isbn
2-07-040935-X.

PRÉFACE

A la dernière page de ce roman, Georges Duroy, le héros, est « arrivé », mais dans quel état ? C'est la description de cet état et le panorama de la carrière parcourue que nous donne Bel-Ami. Bel-Ami, c'est le récit d'une réussite. D'une ascension — car il y a de l'exploit sportif dans le triomphe de Duroy. Oh ! ce n'est pas une alpe abrupte qu'il escalade, scintillante de glaciers vertigineux, cuirassée de rocs fiers ; c'est un ballon pourri, un puy puant, un colossal tas de fumier, mais dont l'ascension exige du souffle, de l'application, de la persévérance, un odorat peu susceptible et beaucoup d'estomac. Bref une technique. Comme toute varappe. Et la varappe veut que le varappeur trouve sa « voie », puis ses « prises ». De prise en prise, la voie conduit alors au sommet.

La « voie » de Duroy, c'est le journalisme ; les prises, ce sont les femmes. Vrais barreaux d'échelle que ces prises-là. Et pour gravir ce genre d'échelle, soyons justes, Bel-Ami a tous les talents. Il ne sait pas écrire trois mots de suite — ce qui pourrait le gêner si, alors comme aujourd'hui, on avait demandé à un journaliste de savoir écrire. Mais il plaît. Il sait plaire. Et à qui il faut : dans cette société parisienne, installée au pouvoir et dans la fortune et qui entend profiter de l'un et de l'autre pour

son plus grand plaisir, la femme règne, de la cocotte de plus ou moins haute volée à l'égérie des salons où se font et défont les ministères. Savoir trafiquer des femmes c'est pouvoir trafiquer des influences.

Bien sûr, il y a trafic et trafic. Le trafic de femmes auquel s'applique Duroy a le visage de l'amour — l'amour qu'on fait. A la fin du Père Goriot, lorsqu'il lance son défi à Paris, Rastignac pense à déjeuner ; à la fin de Bel-Ami, quand Duroy lance le sien, il songe à coucher. Le dernier mot du roman est lit. Duroy est plus qu'un bellâtre, il est le mâle, voire le surmâle. Il porte son sexe comme Musset son cœur : en bandoulière. Que dis-je ! Il le porte sur sa figure, sous son nez : c'est sa moustache. A son indéniable beauté virile, Duroy ajoute le prestige de l'uniforme, sensible sur les reins du militaire même retourné au civil, la fille qui sommeille en toute femme le flaire comme un parfum, elle n'y résiste pas. Charme que Duroy fortifie des tours de main et techniques d'alcôve glanés au fil des garnisons et qui continuent dans la nuit des draps la séduction du militaire, l'uniforme ôté. Sans compter l'abattage du matamore que ses victoires amoureuses ont rendu sûr de lui, et que l'habitude des assauts à la hussarde a rompu à l'usage d'un vocabulaire murmuré très efficace dans la chatouille avec accompagnement de moustache. On comprend les chéries.

Ce n'est pas encore assez. Le jeu de Bel-Ami est plus subtil que celui d'un simple « tombeur » de caserne. Le beau mâle s'y mâtine d'une femelle plutôt rouée. Cruauté sourde, capable d'éclats sadiques (voir la conduite de Bel-Ami avec M^{me} Walter), et qui compose sans effort ni contradiction avec une veulerie proche de la lâcheté, avec cette fourberie instinctive, cet invincible penchant au mensonge, cette propension à l'injustice que les hommes-à-femmes, par misogynie foncière, aiment à mépriser chez leurs partenaires, et que les femmes à leur

tour adorent découvrir dans leurs complices — les voilà à armes égales. Plus putain que maquereau (voir la façon dont Bel-Ami accepte les louis de M^{me} de Marelle), l'homme, sans cesser d'être sexuellement surnâle, devient homme-fille. Affolant mélange.

Tel est le secret de l'érotisme de Bel-Ami. Car il y a un érotisme propre à Bel-Ami. Érotisme de la moustache, bien sûr, à quoi répond l'érotisme de la chevelure sur lequel Baudelaire a tout dit. Non pas moustache à la Flaubert, balai viking fait pour tremper dans la bière des hanaps et dont la bouche gourmande tête ensuite les pointes. Mais balayette moussant au-dessus des lèvres dont elle souligne le gonflement rouge et humide, pilosité très « pschutt » ou « v'lan » de croquemitaine tendre et polisson, s'harmonisant avec le Paris des garçonnières et des fiacres et des voilettes que le souffle refroidi mouille à l'endroit du baiser. C'est aussi le piment déconcertant du Jules à faiblesses charmantes (et charmeuses), du taureau à éclipses internes. Willi Forst, très médiocre cinéaste autrichien, avait fort bien deviné cette arrière-boutique du personnage, dans son film Bel-Ami (1939), il avait nappé son Don Juan de sensualité viennoise.

Bel-Ami arrive donc par les femmes. Cinq femmes — cinq échelons. M^{me} Forestier est l'éducatrice : non seulement elle prête son propre talent, qui est grand, à Duroy, mais elle enseigne à Bel-Ami les arcanes du journalisme, de la politique, de la finance ; elle dégrossit le rustaud. M^{me} de Marelle est la complice : c'est d'elle que le journaliste apprend les mille et un modes d'emploi de la société parisienne, les recettes de la mondanité, demie ou à part entière. M^{me} Walter est la victime — pur marche-pied : c'est grâce à elle que Duroy obtient sa première promotion importante, chef des Échos. Suzanne Walter est l'épouse — l'oie blanche, le gros sac, la situation forte qui vous case une bonne fois pour toutes : elle sacre Bel-Ami rédacteur en chef et capitaliste. Quant à Laurine de

Marelle, la fillette, promesse de femme, elle est la chance de Bel-Ami, elle joue à sa manière enfantine le rôle de la bonne fée dans les contes : « marraine », c'est elle qui baptise Duroy Bel-Ami. Mention, au passage, pour Rachel, la fille des Folies-Bergère : elle est fonctionnelle ; à la fois dynamomètre et staring-partner, elle permet à Duroy de mesurer sa force, d'éprouver sa forme ; c'est son terrain d'entraînement.

Voici Bel-Ami au sommet. Il possède pouvoir et fric, synonymes pour Maupassant comme pour Balzac. Mais Duroy n'est pas le corsaire romantique, le flibustier aux gants jaunes. Il n'a rien de la grâce, de l'élégance, de l'aristocratie d'un Rastignac. Le dandysme a cédé la place au « muflisme » (le mot est de Flaubert). Vulgarité (tous ces sacristi ! bigre ! fichtre ! parbleu ! qui ponctuent sa conversation), ignorance crasse (mais de la malice, qui peut ressembler à de l'esprit), avidité féroce : l'ambitieux du modèle Louis-Philippe est devenu l'arriviste modifié Troisième République, avec cette aggravation de la pesanteur qui nous fait tomber de Balzac en Zola. Rastignac méritait la leçon d'un forçat évadé comme Vautrin ; Duroy n'a plus droit qu'à la leçon d'un raté bavard comme Saint-Potin. Rien à faire : Bel-Ami n'est qu'un sous-off qui a pantouflé pour le boulevard. Et un sous-off de la pire espèce : la coloniale. Il faut voir le « sourire cruel et gai » passer sur ses lèvres « au souvenir d'une escapade qui avait coûté la vie à trois hommes de la tribu des Ouled-Alane et qui leur avait valu, à ses camarades et à lui, vingt poules, deux moutons et de l'or, et de quoi rire pendant six mois ». Ce sourire-là, à chaque effort réussi de la varappe, il refléurit sous la moustache.

Cynique, l'alpiniste en fumier ? Mais non. Le cynisme est le prix des candeurs flouées — Rastignac. Pour qu'il y ait « illusions perdues », il faut avoir des illusions. Bel-Ami n'en a pas. Bel-Ami est innocent gaillardement. Il

déborde de cette « ingénuité ignoble » (dixit François Mauriac) où se combinent un certain assoupissement provincial (Balzac l'appelle « l'innocence départementale »), un état d'enfance que prolonge la féminité latente, et une brutalité naïve. Dans le choix de la voie ascensionnelle, la part du hasard est immense : la rencontre, toute fortuite, avec Forestier, alors que Bel-Ami allait se faire écuyer. Ne pas confondre le militaire désaffecté, donc bon à rien mais prêt à tout, avec l'homme de proie.

N'empêche. Bel-Ami accomplit cette prouesse paradoxale : à force de voler bas, il monte haut.

*

Le 26 octobre 1884, Maupassant écrivait à son domestique-confident : « J'ai fini Bel-Ami, François ! J'espère qu'il satisfera ceux qui me demandent quelque chose de long. Quant aux journalistes, ils en prendront ce que bon leur semblera, je les attends. » Maupassant aurait dû ajouter : de pied ferme. Ce fut un beau tollé dans la presse française. Un charivari qui rejoignit Maupassant jusqu'en Sicile. Maupassant se défendit comme un beau diable. Loin de lui l'intention d'avoir voulu clouer au pilori le journaliste. Ni même un journaliste. Duroy est un arriviste qui se sert d'un journal comme il se sert des femmes. D'un journal — non du journal. Et d'un mauvais journal — ce qui fait de Duroy un journaliste interlope. Un point, c'est tout.

Cause toujours mon bonhomme. Tous les lecteurs contemporains ont vu dans Bel-Ami une virulente satire de leur époque et de leur société, presse y comprise. D'autant que le naturalisme de Maupassant, moins emporté, moins systématique, moins épique que celui de Zola, souligne la réalité sans la déformer. Là où Zola mythifie, Maupassant démythifie. Il n'est que de compa-

rer, dans Bel-Ami et dans L'Argent, les pages inspirées par le même krach de l'Union Générale : allusion sèche et circonstanciée chez Maupassant ; chez Zola, gigantomachie apocalyptique. Nul doute : compte non tenu de quelques échappées dans la Nature où le héros et le lecteur, pareils aux plongeurs remontant à la surface d'un étang bourbeux, aspirent un bol d'air, Bel-Ami est un portrait critique du Paris des années quatre-vingts, Grévy (Jules) président de la République.

Et d'abord de la presse, que Maupassant le reconnaît ou non. Plaidant pro domo, Maupassant a écrit, dans le Gil Blas du 7 juin 1885 en réponse aux critiques de Bel-Ami, qu'il avait choisi de lancer son Duroy dans la presse parce que : 1^o) n'importe qui peut devenir journaliste, pas de connaissances spéciales ni de talent bien particulier — la preuve : Bel-Ami ; 2^o) le journal mène à tout à condition de ne pas en sortir. Ce qui me paraît deux jolies nasardes décochées contre le « quatrième pouvoir ». Le journal, continue Maupassant, maniant le pavé comme l'ours de la fable, est un « excellent observatoire » : pour peu qu'on y soit bien placé, rien ne vous échappe des mille et une grimaces qu'on appelle les mœurs d'une époque, des plus ou moins secrètes humeurs de ce monstre susceptible, farouche, qu'on appelle l'Argent ; ni des manœuvres, dans la coulisse du pouvoir. Comme l'avouait lui-même Le Gaulois (21 mai 1880) avec une franchise proche de la candeur : « Être là, avec de bons yeux pour voir, une bonne plume pour raconter et beaucoup d'argent pour arriver vite. » Maupassant ne dit pas pire. Il se contente d'insister sur la cuisine d'un journal. En particulier sur le rôle que jouent les échos ou, selon la terminologie de l'époque, les « nouvelles à la main ». En principe, ce sont de brefs commentaires « censés, judicieux, plaisants ou émus » (je cite Miguel Zamacoïs évoquant ses souvenirs d'échotier au Gaulois) d'un fait politique,

artistique, mondain, sportif. Au vrai, ces articulets signés, quand ils ne sont pas anonymes, de pseudonymes du style Criticus, Chérubin, Sirius ou Asmodée, arrangent les derniers potins à la sauce du jour, reconduisent ou étouffent les scandales, jouent aux quilles avec les réputations, à colin-maillard avec les noms, alimentent ce vaste brouhaha fébrile qu'est la conversation parisienne et qui, sans appel, couronne ou découronne tel ou tel. Échos cuisinés à partir d'informations « rabattues » par des indicateurs plus ou moins suspects, par des nègres à la toute petite semaine, et dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles se révèlent trop souvent d'une authenticité trop douteuse.

Un cran au-dessus, se déroule la « campagne de presse ». C'est une autre musique : la chansonnette s'y fait symphonie avec grand orchestre. Le leitmotiv y triomphe, comme dans Wagner — enfoncez-vous bien cela dans la tête. Le chef d'orchestre ne chipote pas sur le choix des instruments, tout convient qui contribue au charivari. Bluff, chantage, indiscretion, diffamation, « accommodations des faits divers, grivoiseries ou insultes aux victimes désignées de la campagne, on exagère les nouvelles quand elles sont vraies, on les insinue quand elles sont fausses ». Et voilà le travail. Je reconnais que Maupassant n'est pas tendre.

Bien sûr, ce qu'il nous montre là ne vaut que pour le journalisme marron, nous n'en doutons pas. Mais lorsque, creusant plus profond, Maupassant dévoile les rapports entre le quatrième pouvoir et les autres, et avec ce pouvoir des pouvoirs qu'est l'argent, il reprend ce qui inquiétait déjà tant Balzac : la presse, « monstre moderne », devient un état dans l'état, parce qu'elle se dresse au carrefour, vital en démocratie, où se rencontrent politique, finance et opinion publique. Accommode-t-on des faits pour une « campagne », c'est à la sauce électorale, les grivoiseries ou insultes visent les

politiciens à abattre ; s'il s'agit des députés de l'opposition, les « fonds secrets » entrent dans la danse. La grande presse dépend étroitement des puissances d'argent ; et elle se trouve inféodée à la politique — plus exactement : à la politique qui se rangera elle-même au service des puissances d'argent. Maupassant est on ne peut plus clair. Et ses propos, en la matière, dépassent singulièrement le cadre du Paris des années quatre-vingts.

Rien que de normal, donc, si, sur les talons de Duroy, nous nous mêlons de finance et de politique. Sitôt que roulent les écus, Maupassant, plus héritier (sur ce point) de Balzac que de Flaubert et même de Zola, cultive la précision la plus chiffrée. De Bel-Ami, les économistes et sociologues peuvent tirer le catalogue complet des prix intervenant aussi bien dans le détail de la vie quotidienne que dans les mouvements de la Bourse et dans les combinaisons du gouvernement. Salaires, fortunes, valeur de la monnaie : Bel-Ami dit tout ; vous savez combien coûtait un bock, une fille des Folies-Bergère, un tableau de maître, un député, et combien de millions un ministre pouvait raisonnablement attendre d'une entourloupette coloniale.

Car la Troisième République française en est, de son histoire, à cette période où, en accord et en rivalité avec les autres puissances d'une Europe en voie d'industrialisation capitaliste donc en quête de nouvelles sources de matières premières et de nouveaux clients, elle traverse une crise de boulimie colonialiste. Inscrites à son menu : l'Indochine et l'Afrique du Nord. Maupassant connaît fort bien la question du Maghreb : il a voyagé en Algérie, il a publié dans la presse de nombreux articles sur ce voyage. L'affaire tunisienne de 1881 (trois ans avant la composition de Bel-Ami), il l'a suivie avec passion. La preuve : la « chronique » qu'il a fait paraître dans Le Gaulois et où il éclaire d'un jour très cru les dessous de l'aventure colonialiste. Agiotage et caram-

bouillage sont les deux mamelles du patriotisme civilisateur. Le mécanisme est simple, il ne cesse pas de faire ses preuves. La spéculation financière sur la Tunisie avait commencé sous le Second Empire : le bey avait emprunté à la banque Erlanger de grosses sommes à un taux d'intérêt si écrasant qu'il avait été en effet écrasé sous le poids de sa dette. La France avait alors imposé au bey une commission chargée de percevoir les revenus tunisiens et de les répartir au mieux des intérêts des parties en présence — un cheval, une alouette, on devine où le cheval. La commission, on s'en doute, n'arrangea guère les finances du bey, ce n'était pas là son propos. Si bien que la malheureuse Tunisie fut vite mise au pillage. Vols de vautours : des commerçants marseillais achètent des hectares par milliers à des prix défiant (en effet !) toute concurrence ; implantation des capitaux européens ; Italiens et Français se partagent les exploitations ferroviaires et portuaires. Sans que la Tunisie, bien sûr, puisse se délivrer de sa dette. Les actions de l'emprunt lancé, sous couvert de la commission, pour « éponger » la dette (c'est-à-dire pour permettre de spéculer sur elle), avaient perdu plus de 50 % de leur valeur. C'est alors qu'éclatèrent, sur les confins algéro-tunisiens, les « exactions kroumires ». Plus ou moins provoquées ? En tout cas fort bienvenues. La presse, grâce à une campagne très scrogneugneu toute en jolis mouvements de menton, entretint dans l'opinion française la terreur du Kroumir — et la haine du bougnoule, cela va de soi. Une seule solution : l'intervention militaire. Ce que Maupassant appelle « la balançoire guerrière ». Le bey capitule. La France occupe. Elle garantit (toute l'astuce est là) la dette tunisienne. Qui, du coup, fait un bond spectaculaire en Bourse. Est-il besoin de préciser que les obligations de la dette unifiée avaient été rachetées à la baisse et en sous-main par ceux, politiciens, financiers, journalistes, qui étaient parfaitement au courant de l'opération pour

l'avoir parfaitement montée ? Et flotte, petit drapeau ! Ah ! les braves gens : les Erlanger du Crédit Mobilier, les Lévy-Crémieu de la Banque Franco-Égyptienne, les Christophe du Crédit Foncier, les Reinach (oui, celui du scandale — à venir — de Panama). Comme il est patriotique, le bruit des millions qui cascadenent dans le tiroir-caisse !

C'est très exactement cette histoire-là que Maupassant raconte dans Bel-Ami — en la transposant au Maroc comme par un effet de symétrie, et par anticipation. Pareille exactitude en ce qui concerne le krach de l'Union Générale (1882) ; le fracas continue d'en gronder dans les coulisses politico-financières de Bel-Ami. En ce temps-là, les banques se faisaient la guerre pour la conquête de la République. Vraie guerre de religion. Face à la banque judéo-protestante, et républicaine, des Rothschild, s'était dressée la banque catholique, et royaliste, L'Union Générale qui drainait les picajons des quêtes paroissiales, vidait bas de laine chouans et tirelires réactionnaires avec la bénédiction du Vatican et l'appui des adversaires de la Gueuse. Jusqu'au jour — une belle nuit, dit-on, celle de la Saint-Sylvestre 1881 — où le gouvernement (président du conseil : le républicain franc-maçon Gambetta) eut la peau de l'Union Générale : les Rothschild avaient acheté des titres de l'Union, les avaient accumulés en secret, ils les jetèrent, vlan ! d'un coup sur le marché.

Maupassant, avec Bel-Ami, illustre le soupir du journal Le Triboulet (30 décembre 1880) : « Nous sommes gouvernés par des lanceurs d'affaires. » Oui, la Troisième République des années quatre-vingts et saisie par le vertige de la spéculation. Au vrai, elle perpétue un trait constant des régimes bourgeois, le « enrichissez-vous » de Guizot, toujours valable depuis la Monarchie de Juillet jusqu'à la Cinquième République — comprise (oh combien). Bel-Ami est un roman politique, une satire de

la démocratie capitaliste. Je rappelle les ennuis que le cinéaste Louis Daquin connut avec la censure lorsqu'il prétendit souligner cet aspect du roman de Maupassant (1955), laquelle censure obligea Daquin à émasculer son film — dommage.

*

Des noms! des noms! Les allusions de Maupassant à la réalité politique et journalistique de son époque sont si circonstanciées et si précises que le lecteur d'aujourd'hui, tout comme le contemporain de Maupassant, résiste mal à la curiosité de réclamer les clefs. Je vous propose un trousseau complet — en soulignant que l'intérêt présenté par ces révélations a beaucoup perdu de son piquant, et que l'imagination de Maupassant, si scrupuleusement observatrice qu'elle se voulût, procédait, comme toute imagination de romancier, par transposition et mélange des sources.

Le journal où Duroy fait carrière, La Vie française, n'existe pas, c'est une synthèse de différentes feuilles du Paris d'alors, à commencer par celles auxquelles Maupassant avait collaboré : Le Gaulois, Gil Blas. Surtout Gil Blas, sans doute, avec ses « Nouvelles à la main », ses « Bruits de coulisses », ses « Échos » en tous genres. Encore qu'il appartint plus spécialement au Gaulois de flatter les amours-propres des gens en place, de couvrir d'éloges tous ceux dont les titres, la situation, la fortune, pouvaient servir sa réclame, et de recueillir, sous des pseudonymes, « Domino Rose » ou « Patte Blanche », les dames du monde tombées dans la débîne, les épaves d'une aristocratie fort éprouvée par les aléas de l'Histoire. Walter, le directeur de La Vie française, roi du pot-de-vin, manieur d'hommes, fabricant d'opinions, c'est Arthur Meyer, le directeur du Gaulois. Juifs l'un et l'autre; l'un et l'autre obsédés par la concurrence —

Walter, c'est par le succès de La Plume, Meyer par celui du Figaro. Avec quelques traits de détail empruntés à Dumont, directeur du Gil Blas, ancien collaborateur du Figaro : la pingrerie, et le goût exhibitionniste des collections personnelles de tableaux modernes considérées comme avantage matériel et social.

On peut identifier, par recoupement, tel ou tel collaborateur de La Vie parisienne : Jacques Rival, chroniqueur et duelliste, c'est le baron de Vaux, échetier « dans le vent », spécialiste en équitation, tir, vénerie. Des silhouettes comme Garin, Montel, Fervacques, c'est Wolff, célèbre chroniqueur du Figaro, et Aurélien Scholl, non moins célèbre chroniqueur de L'Écho de Paris. Saint-Potin, Norbert de Varenne sont des rôles plus que des personnages : mille noms pour un visage. Authentique aussi, cette manie de régler par le duel les différends professionnels. Ce qui témoigne moins d'une très chatouilleuse conception de l'honneur que d'un net sens de la publicité. « Quand le tirage d'un journal commence à baisser, écrit Maupassant, dans le Gil Blas, un des rédacteurs se dévoue et, dans un article virulent, insulte un confrère quelconque. Et un duel a lieu dont on parle dans les salons. Ce procédé a ceci d'excellent qu'il rendra de plus en plus inutile l'emploi des rédacteurs écrivant le français. Il suffira d'être fort aux armes. »

Seul politicien à jouer un rôle important dans Bel-Ami : Laroche-Mathieu, député puis ministre, actionnaire de La Vie française, un des profiteurs-« fabricants » de l'affaire marocaine. Traduisons : l'affaire tunisienne. Lui aussi pourrait être mille : troupeau d'ex-Machiavels de village, avocats de province, grands hommes de chef-lieu, « gardant un équilibre de finaud entre tous les partis extrêmes, sorte de jésuite républicain et de champignon libéral de nature douteuse, comme il en pousse par centaines sur le fumier populaire du suffrage universel ». Borgne chez les aveugles, il passe

pour fort « parmi tous les déclassés et les avortés dont on fait les députés ». On a compris : Laroche-Mathieu, pantin manœuvré par les spéculateurs, spécialiste ès concussions en tous genres, est légion — encore de nos jours (1973).

La collusion de la presse, de la finance et de la politique a créé une grouillante faune où l'on trafique et agiote en Bourse comme on trafique et agiote en politique. Monde de directeurs marrons, de banquiers véreux, de reporters vénaux, auxquels se mêlent des nobles tarés, ou faux, des étrangers d'autant plus suspects qu'ils sont plus titrés et plus décorés. « L'aristocratie du bagne », dit Maupassant au fil de la plume. Au premier rang, les grands fauves, les requins : les capitalistes-politiciens à la Walter. Ce sont eux qui règnent sur cette foire aux appétits, eux qui canalisent l'influence croissante des salons israélites, eux les premiers à tirer parti du « cosmopolitisme judéo-gotha faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré, phynance à la clé » (Jacques-Émile Blanche) : une Rothschild a épousé un duc de Gramont, une Érard un marquis de Rochechouart, une Éphrussi un Faucigny-Lucinge ; Arthur Meyer épousera une M^{lle} de Turenne ; dans Bel-Ami Rose Walter finit comtesse Latour-Yvelin et Suzanne a bien failli terminer marquise de Cazolles.

N'était Bel-Ami. Suzanne est le dernier échelon de l'échelle gravie par Duroy. Plus que M^{me} de Marelle et M^{me} Walter, M^{me} Forestier pique notre curiosité. Elle est de ces femmes indépendantes, cultivées, fortes, auxquelles l'époque ne permet pas de donner toute leur mesure : elles agissent par mâles(s) interposé(s). Éducatrices, conseillères, collaboratrices, ces égéries œuvraient dans l'ombre de leur « seigneur et maître » : Léonie Léon près de Gambetta ; Juliette Adam dont les dîners importaient plus que les repas officiels de l'Élysée ; M^{me} Renaud de l'Ariège inspiratrice d'un cercle républicain ; Mathilde

Stevens, alias Jeanne Thilda, muse politique de plusieurs députés et ministres. Sans compter les femmes qui ont pu aider Maupassant lui-même dans son travail de journaliste et de romancier, la comtesse Potocka, Hermine Lecomte du Noüy, Clémence Brun.

*Reste Bel-Ami lui-même. Qui est-ce ? Les contemporains ont multiplié les hypothèses. Hâbleur, champion du bluff et du culot, boulevardier, tombeur de dames, ex-sous-off rempli, baron par la grâce d'un titre « bidon », Bel-Ami mais c'est le baron Ludovic de Vaux, premier bureau à gauche en entrant au Gil Blas, rue Glück, un bureau avec divan, et le baron de Vaux, sitôt entrée une jolie visiteuse, verrouillait ostensiblement sa porte. Ex-sous-off très goûté des lectrices du Gil Blas, matamore, tapeur, faisant écrire ses textes par « ses » femmes, Bel-Ami mais c'est René Maizeroy (baron René-Jean Tous-saint) dont Maupassant vient de préfacier le dernier roman, *Celles qui osent* (1883). Non, c'est Hervé de Maupassant, le frère de Guy, solide sportif, fin bretteur, ex-hussard, toujours à court d'argent et prêt, pour s'en procurer, à user de n'importe quel expédient, séduisant et indélicat — « un saligaud et un gredin », précisait Guy peu embarrassé de piété fraternelle. Tout le monde a raison. Duroy c'est tout cela mêlé. Mais Bel-Ami, c'est surtout Bel-Ami. C'est-à-dire Maupassant.*

*

*Mi-blogueur, mi-sérieux, et plutôt fanfaron, Maupassant est le premier à avouer, pastichant Flaubert avec sa *Bovary*. Bel-Ami c'est lui, ne serait-ce que par ce navire ainsi baptisé, non par simple reconnaissance envers les droits d'auteur qui lui avaient permis de l'acheter, mais parce que ce Bel-Ami aux voiles espérant tous les vents, toujours prêt à cingler vers de nouveaux rivages, c'est bien Maupassant, instable, toujours chérissant la mer*

où il voit l'image de sa liberté, se lançant à corps perdu dans de nouvelles amours comme dans autant de nouvelles tempêtes. Faim d'ailleurs, faim d'autre chose, et d'abord d'autres visages, d'autres corps. Tout convoiter sans jouir de rien, ce n'est pas seulement la dynamique de l'ambitieux — Maupassant l'est, ambition d'une autre qualité mais de la même famille que l'arrivisme de Duroy —, c'est l'élan du pirate, de l'écumeur d'alcôves (cette superbe image est de Paul Morand), exerçant sur la femme un droit d'épave.

Qu'il arrivât à Maupassant de porter rouflaquettes, accroche-cœurs et casquette de marlou, que cet Hercule Farnèse à moustaches, en veine de métamorphoses mythologiques, feignît de passer du taureau des pacages normands au maquereau des garçonnières parisiennes, je ne vois là que la petite monnaie du lyrisme qui unit, sous l'image de Bel-Ami, le créateur à sa créature. Entre les deux hommes, oui, les liens autobiographiques existent. Normands tous les deux, avec au fond du cœur et dans les plis de la mémoire l'amour nostalgique de la province natale. Tous deux beaux gaillards, avec, chez tous deux, ce côté sous-officier qui plaît tant aux femmes, vite subjuguées quand, jugeant du mâle sur sa mine, ce qu'elles prennent pour de la virilité affecte une vulgarité vigoureuse dans la brutalité conquérante. Tous deux ont été humiliés jeunes, pour des questions de fins de mois et dans l'asphyxie des ronds-de-cuir victimes de vexations tatillonnes : ils ont nourri le même rêve de « fortune » — argent, gloire, pouvoir, amour. C'est vrai. Et c'est vrai que Bel-Ami retrace la carrière d'un Maupassant qui n'aurait pas eu de talent littéraire.

Mais il faut plonger plus loin, s'enfoncer au-delà de la parenté qui rapproche deux provinciaux au physique avantageux montés à l'assaut d'un Paris qui leur répugne et qui les fascine. Le lyrisme, grâce auquel le roman de mœurs évite l'aspect rébarbatif et souvent

pseudo-scientifique du document brut, de l'enquête non digérée, ce lyrisme dans Bel-Ami tient surtout à la sincérité du témoignage. Même si Duroy n'avait pas ressemblé à Maupassant, c'est la vision de Maupassant, c'est la vision que Maupassant s'est faite des gens et des choses qui colore les vues de Maupassant sur l'amour, la presse, la politique, la mort.

L'amour? Les amours. Le pluriel ajoute à la saveur. On connaît la formule, « deux valent mieux qu'une, trois mieux que deux, quatre mieux que trois, dix mieux que quatre ». Ce que Maupassant aime, ce n'est pas une femme c'est la Femme, c'est-à-dire les femmes. Et qui dit « les femmes », pense très vite « les petites femmes ». Cela va de la putain déclarée à la grue camouflée, et même à la grue couronnée : les « petites comtesses ». Maupassant est formel, qui s'y connaît : il n'y a pas de pire (meilleure?) femelle que la femme du monde dès qu'elle est assurée du secret ou de l'impunité. Maupassant va et vient du bobinard au salon sans quitter le harem. Voilà le bonheur. Je veux dire le plaisir — le bonheur c'est une autre paire de manches. Le plaisir, lui, s'accommode fort bien du mépris — peut-être même s'augmente-t-il du mépris? La jouissance compte d'abord, comparable à celle de la table ou de l'effort sportif. Cette fête de la chair. Cette gaieté sensuelle. Le sensualisme omniprésent que réclame le naturalisme trouve chez Maupassant une sensualité dévorante qui l'ouvre du haut en bas, non seulement aux couleurs, à l'instar des contemporains impressionnistes, mais aux sons, aux caresses, aux odeurs. C'est cette sensualité suractive qui fouette les appétits de la sexualité — jusqu'à l'obsession. La yole des exploits nautiques sur la Seine, la baptiser La Feuille à l'envers, c'est plus qu'une plaisanterie de lurons portés sur « la chose », c'est tout un programme. Et consacrer ses premiers efforts dramatiques à une comédie de (mauvaises) mœurs intitulée A

la feuille de rose, maison turque, c'est manifester, dans la poursuite du programme, une singulière obstination.

Pareille sincérité dans la description des milieux journalistiques. Maupassant a collaboré à Gil Blas sous le nom de Maufrigneuse, il a beaucoup écrit dans Le Gaulois. Et pas seulement pour y publier des contes. Des articles, des chroniques, des récits de voyage, des reportages — sur l'Algérie par exemple (comme Duroy). Ce qui lui permet de prendre position dans les bagarres politiques. En particulier sur la question coloniale. Avec autant de véhémence que de conviction. Contre les « opportunistes » Gambetta et Jules Ferry (qu'il haïssait). Contre les prévaricateurs et combinards de l'avenure « impériale ». Furibond et documenté, tantôt ironisant, tantôt fulminant, il dénonce. Serait-il d'extrême droite, avec Rochefort ? ou d'extrême gauche, avec Clemenceau ? Ni l'un ni l'autre. Il se bat mais sans s'engager. « Par égoïsme, méchanceté ou éclectisme, je veux n'être lié à aucun parti politique, quel qu'il soit, à aucune religion, à aucune secte, à aucune école. » Il a peur « de la plus petite chaîne, qu'elle me vienne d'une idée ou d'une femme ». Ô Bel Ami, beau navire : célibataire partout — sur toutes les mers.

Il fait de l'anticonformisme viscéral. Haine des militaires (ce qu'il a écrit sur Boulanger me réjouit encore), horreur de la guerre, des escroqueries capitalistes, de l'exploitation de l'homme par l'homme, de l'Église « institution vénale qui a perdu le sens de sa mission » : Maupassant vilipende cette société qui, lorsqu'elle ne fait pas de dupes, fait des hypocrites. Aucune illusion, aucune indulgence. Quelle différence avec Zola, qui, la même année, termine Germinal sur un chant d'espoir (le titre l'indique) et par une déclaration de confiance dans le progrès social ! De quoi faire hausser les épaules à Bel-Ami. « Quand on voit de près le suffrage universel et les gens qu'il nous donne, on a envie de mitrailler le peuple

et de guillotiner ses représentants ; mais quand on voit de près les princes qui pourraient nous gouverner, on devient tout simplement anarchiste. » Il n'y a pas de solution possible : « le gouvernement d'un seul est une monstruosité, le suffrage restreint est une injustice, le suffrage universel est une stupidité. ».

Qu'on ne s'y trompe pas. Sous l'allure impassible de l'écrivain qui entend n'obéir qu'à la curiosité du savant collectionnant les faits, l'indignation se dissimule. Bel-Ami est un roman crispé. Crispé de colère froide — celle de Duroy serrant les dents et crachant : « C'est du propre, tas de crapules, tas d'escarpes ! » A quoi servirait la révolte ? La générosité foncière de Maupassant, si sensible lorsqu'il évoque la misère des humbles ou la détresse des Arabes spoliés, se tourne, parce qu'elle est désespérée, en méchanceté. Méchanceté qui justifierait, selon Maupassant, sa répugnance à tout engagement. Mau-passant, le mauvais passant, celui qui passe et qui fait mal.

Cette méchanceté née de l'amertume est le visage d'un nihilisme conséquence d'un pessimisme radical. « Faut-il être fou de fierté stupide pour se croire autre chose qu'une bête à peine supérieure aux autres ? » Ce coup de gueule où la hargne cache mal la plainte, il donne froid dans le dos — parce qu'on voit, au bout de la perspective, le malheureux Bel-Ami à quatre pattes, aboyant la bave aux lèvres. Si Maupassant a d'une façon aiguë, inguérissable, la notion de l'impuissance humaine, Schopenhauer sans doute y est pour quelque chose, et les suies de sa philosophie. Mais Schopenhauer ne désole que les cœurs disposés à la désolation. Il ne sert qu'à offrir une coloration métaphysique à une inquiétude du tempérament. Cette inquiétude fait d'ailleurs bon ménage avec une certaine innocence, qui est l'innocence de l'humanité avant Freud, s'abandonnant, sans complication d'ordre intime, à ses appétits premiers, à ses instincts

élémentaires — j'ai soif donc je bois un bock. L'innocence de Maupassant, elle éclate en soupir, en bouffée de bonheur (oui, alors c'est du bonheur, pas du plaisir) au sein de la riante nature — bigre, que c'est beau.

Le propre du soupir, de la bouffée de bonheur, c'est de ne pas durer. Au rameur canotant sur la Seine, l'eau qui coule n'apparaît plus seulement comme le symbole (banal) du temps qui passe et de l'éternelle illusion ; le fleuve, croupi, charriant vers la mer les ordures de Paris, c'est l'image d'un monde corrompu. La pollution provoque la nausée, qui saisit Maupassant, tout comme un héros sartrien, au spectacle de la pourriture du monde. Miasmes infâmes, relents fétides, haleine empestée : c'est par un tel vocabulaire que se définit « l'odeur d'humanité » et l'odore di femina ne la supplante que par intermittences.

La Seine polluée coule vers la mer, la société gangrenée court vers la mort. La nausée, plus encore que par la vue et l'odeur de l'ordure, est causée par l'angoisse du néant. Comme elle est présente dans Bel-Ami ! L'équivalent du discours de Vautrin à Rastignac, fabuleuse leçon d'énergie par-delà les lois, c'est le laïus de Norbert de Varenne, ce vieux poète raté, à Duroy, et c'est un sermon sur la mort. La mort est là. Elle est inséparable de la peur et de la nuit — que Duroy se prépare au duel du lendemain matin ou qu'il veille le cadavre de son ami Forestier. Elle est là, insidieuse et patiente et infatigable, sous la fièvre de la fête parisienne qu'elle métamorphose en danse macabre. Elle est là, sournoise bête qui ronge, « cancer » destructeur, faille encore secrète et que la belle santé de Maupassant réussit à dissimuler mais l'homme connaît déjà, dans le secret, ses « vigoureuses défaillances » qui ne vont pas tarder à l'affoler, au sens propre. Étrange, et troublant, que Duroy, passant devant une glace, ne reconnaisse pas son reflet. Dans le fond du miroir, je devine le Horla.

Éros et Thanatos. Derrière le guignol des femmes, des journaux, des combines politiques, de l'argent, voilà les deux divinités fatales qui considèrent l'ascension de Bel-Ami. Au thème de la vie, concrétisé par la sexualité, le thème de la mort se mêle dans le fond d'une angoisse qu'il nous faut bien appeler existentielle. Et dont le comble se traduit par l'affirmation d'une réussite! Le pessimisme de Maupassant est d'autant plus foncièrement négateur qu'il s'exprime par un roman positif. Maupassant ne nous y décrit pas une dégringolade, comme dans Une Vie, ni un échec pareil à celui de Rubempré, mais une réussite pareille à celle de Rastignac. Nous n'assistons pas à la démolition d'un être, comme dans L'Éducation sentimentale, mais à la construction d'une carrière. Devant Duroy, Maupassant ne retient pas une admiration dégoûtée : ah! le beau salaud, quelle gaillarde fripouille! Maupassant se penche sur le fumier, il en hume, frisant ses narines de faune émoustillé, le remugle puissant — et dont la puissance fait un parfum. C'est le parfum de la chair décomposée.

*

Petit jeu de société. Connaissez-vous des Bel-Ami? Combien? Des bataillons. Ils pullulent. Qu'on ne me pousse pas, je donnerais des noms. Thibaudet, avec une charmante pudeur, assurait que le type de Bel-Ami ne datait pas, « il est lié à la vie même de Paris ». J'irais plus loin. Les hommes-femmes de la gigolaijerie politico-cardé font florès. Et que dire de la collusion presse-argent-politique? Deux Républiques ont disparu depuis Maupassant : nous sommes toujours gouvernés par des lanceurs d'affaires.

Jean-Louis Bory.